



LA CHRONIQUE PHILO DE CYNTHIA FLEURY

La nécessité du bien

Pendant seize ans, Ratko Mladic a échappé à la justice internationale. Arrêté en mai 2011, son procès au Tribunal pénal international de La Haye a débuté en mai 2012. Pour, finalement, être reporté sine die après la déclaration liminaire de l'accusation. Mladic est accusé de génocide, crimes contre l'humanité et crimes de guerre pendant la guerre de Bosnie (1992-1995), qui a fait 100 000 morts et 2,2 millions de déplacés. Il doit répondre notamment du massacre de Srebrenica en juillet 1995, au cours duquel près de 8000 hommes et adolescents musulmans ont été tués par les forces serbes de Bosnie, « *le pire massacre en Europe depuis la Seconde Guerre mondiale* ». Le témoignage de Daniel Salvatore Schiffer, philosophe, présent sur les routes de l'ex-Yougoslavie, en 1993, décrit les soulards en treillis, sous les ordres de Mladic, décimant les villages de Bratunac puis de Zvornik. Pourquoi « *pareil déchaînement de haine* », demande-t-il au chauffeur qui le conduit. Ce sont « *les forces musulmanes, aidées en cela par les fascistes croates, qui ont commis les premiers massacres en cette région* », répond ce dernier. La bête humaine, dans toute son abjection et son arriération.

Le cas Mladic, on le sait, est loin d'être isolé. La banalité du mal donne le sentiment de l'emporter souvent. Pourtant, à lire, Jacques Lecomte, dans son dernier opus, *la Bonté humaine. Altruisme, empathie, générosité* (Odile Jacob 2012), la banalité du bien est plus naturelle encore. Mais bien moins enseignée ou

Et l'on touche sans doute au « brillant » quand l'on est désagréable.

transmise. « *Des travaux de psychologie ont montré que nous sommes perçus comme plus intelligents quand nous tenons des propos négatifs.* » Et l'on touche sans doute au « brillant » quand l'on est désagréable. Lecomte

rappelle que le penchant au mal est loin d'être spontané. Il faut avoir précédemment inhibé la répugnance à tuer, par le conditionnement des esprits, la soumission à l'autorité, l'augmentation de la distance physique entre le tueur et ses victimes, la consommation d'alcool, etc.

Les écrits de Lorenz (1903-1989), fondateur de l'éthologie, et grand apôtre de l'instinct d'agression chez l'être humain, continuent de nous influencer, alors qu'ils sont sans valeur scientifique. Les travaux d'Eibl-Eibesfeldt, fondateur de l'éthologie humaine, reconnaissent à l'inverse le contrebalancement fondamental de l'agression chez l'homme. Temerlin, Warneken, Tomasello, De Waal, Brosnan décrivent une ancienneté considérable de l'empathie dans l'évolution. Le bien comme le mal restent des choix humains. Le mal est-il plus aisé ? Sur le court terme, il doit bien y avoir quelque chose de cet ordre, une facilité, un voile de Maya. Sur le long terme, la simplicité du bien est d'une fécondité supérieure, susceptible de convaincre l'utilitarisme libéral. Mais nous vivons sous l'emprise d'une « *norme sociale d'intérêt personnel* » (Miller, Ratner). La religion, la croyance populaire en la méchanceté et en l'égoïsme biologiquement inscrits dans la nature humaine perdurent encore.

Lecomte cite Primo Levi, interné dans un camp auxiliaire d'Auschwitz. Pendant six mois, il raconte comment un ouvrier italien lui a apporté à manger: « *Je crois que c'est justement à cause de Lorenzo que je dois d'être encore vivant (...) pour m'avoir constamment rappelé, par sa façon si simple et facile d'être bon, qu'il existait encore, en dehors du nôtre, un monde juste (...). Il n'appartenait pas à ce monde de négation. C'est à Lorenzo que je dois de n'avoir pas oublié que moi aussi j'étais un homme.* »

Le pardon, sans l'oubli, Mandela l'a également défendu. Une approche en accord avec le concept d'ubuntu, au fondement de la jurisprudence africaine traditionnelle, qui désigne l'essence même de l'être humain, marquée par la sensibilité à autrui et l'hospitalité. Sur laquelle s'érige aujourd'hui l'Afrique du Sud.